

Il n'y a pas que des banques, des montres et du chocolat en Suisse. Il y a aussi des punks. À la fin des années 70, la scène fut même particulièrement virulente avec un meneur inattendu : Stephan Eicher.

| TEXTE MICHEL MASSEREY | PHOTO JÜRIG HAFEN |

C'est sans doute difficile aujourd'hui à croire pour les amateurs du "Déjeuner en paix" mais Stephan Eicher a été punk. Et en Suisse, il n'a pas été le seul. Dans ce pays souvent perçu comme figé dans le conformisme bourgeois voire grand bourgeois, des groupes comme Grauzone, Kleenex, Mittageisen ou Discolokosst ont eux aussi chanté la révolte et l'ennui.

Parmi les artistes dont le nom est le mieux connu hors de Suisse, Dieter Meier, le chanteur de Yello, Franz Treichler des Young Gods et, bien sûr, Stephan Eicher ont tous fait leurs premières armes musicales à la fin des années 70. Zurich, Genève, Bâle, Berne, Lausanne et toutes les principales villes du pays ont été ébranlées par le punk, premier courant culturel et musical à véritablement avoir un impact sur la société suisse. Notamment à travers les mouvements autonomes et de squats qui ont pris naissance dans cette scène.

TROP PETIT, TROP MESQUIN, TROP GRIS

Associer punk et suisse peut paraître pour le moins saugrenu, greffer la violence et le nihilisme d'un courant libertaire à une société caractérisée par l'argent, le confort et le conformisme social semble impossible. C'est pourtant mal connaître une part de l'histoire de ce pays, à savoir ses liens avec les avant-gardes à travers les nombreux artistes étrangers exilés, notamment durant la Première Guerre mondiale et dans les années qui ont suivi. Le dadaïsme a nourri la culture punk et il est né au Cabaret Voltaire, situé en plein cœur de la vieille-ville de Zurich. L'exil des dadaïstes résonne avec un autre exil, plus intérieur celui-là, vécu par de nombreux jeunes Suisses à la fin des années 70, qui se sentaient étrangers dans leur pays, soudain trop petit, trop mesquin, trop gris.

Grauzone, "zone grise", voilà un nom qui a des allures de manifeste contestataire pour l'un des groupes les plus importants de l'histoire du rock suisse. Cette formation cold

wave lança la carrière de Stephan Eicher, alors qu'en fait le chanteur bernois n'aura collaboré que de loin à ce projet mené par son frère Martin et le batteur Marco Repetto. En octobre 1980, Off Course Records, l'un des premiers labels indépendants helvétiques liés à cette scène, sort une compilation de groupes locaux. L'album *Swiss Wave* se vendra mal, mais l'un des deux morceaux composés par Grauzone devient un hit immédiat avant de devenir peut-être le premier grand tube de la Neue Deutsche Welle, la new wave version allemande. "Eisbär", hymne nihiliste glacé sur fond de bruitages électroniques, sera racheté par EMI pour se vendre à plus de 600 000 exemplaires dans le monde. Plusieurs fois réédité, remixé dans des versions parfois atroces, c'est un morceau important dans l'histoire du rock, marquant la fin d'une époque, l'irruption de l'industrie du disque dans un monde de géniaux dilettantes. Son succès fulgurant scellera la fin de Grauzone.

SOURIS TÉLÉCOMMANDÉE

Stephan Eicher lance alors véritablement sa carrière solo, s'entourant pour les concerts de Beat Schlatter et de Klaudia Schifferle, deux punks renommés. Tous deux ont joué dans Liliput, Klaudia a même été bassiste de Kleenex, une formation strictement féminine. Issu directement du mouvement punk zurichois, Kleenex est signé à Londres par Rough Trade en 1978. Le quatuor séduit par son côté coloré et enfantin, ses textes naïfs et ses rythmiques sèches. Kleenex, que le milieu musical compare aux Slits, joue régulièrement à Londres avec The Red Krayola, les Raincoats ou Scritti Politti. Le groupe change plusieurs fois de formation, devient Liliput sans changer son rock avant-gardiste, joyeux et surréaliste. Stephan Eicher gravite dans leur univers. Depuis le début des années 70, il écume déjà la scène punk zurichoise, en artiste protéiforme qui multiplie performances et expos foutraques. Il a d'abord créé les Noise Boys avec une bande de potes. S'inspirant du mouvement dada, il propose des happenings décapants. Lors de l'une de ses performances, les Noise Boys mettent au point une souris télécommandée truffée de lames de rasoir émoussées, qu'ils lancent dans